



N° 82/05 - 12 mai 1982

LE CENACLE LIBANAIS ET LE DIALOGUE ISLAMO-CHRETIEN

par Jean CORBON

Jean CORBON, né en 1924 à Paris, est prêtre grec-catholique du diocèse de Beyrouth. Licencié en Théologie et en Sciences Bibliques, il oeuvre, entre autres activités, pour l'Oecuménisme au Proche-Orient. Professeur aux universités S. Joseph (Beyrouth) et du St. Esprit (Kaslik), il est secrétaire de l'Association des Ecoles de Théologie du Moyen-Orient. Il a publié L'expérience chrétienne dans la Bible (Paris 1963); L'Eglise des Arabes (Paris 1978); Liturgie de Source (Paris 1980). Ce texte est tiré de "Islamochristiana" n° 7 (1981), pp. 227-240.

Au début du mois de novembre 1980, s'est tenu à Beyrouth un colloque entre Musulmans et Chrétiens du Machreq et du Maghreb en vue d'évaluer la situation actuelle du dialogue islamo-chrétien et, éventuellement, de le relancer sur des chemins plus réalistes. Au cours de cette rencontre, certains participants, spécialement ceux du Maghreb, ont exprimé le désir de connaître la contribution du Cénacle libanais à ce dialogue, contribution qui apparaissait il y a plus de vingt ans, et aujourd'hui encore peut-être, comme originale, voire exemplaire. Et pour cause.

Si la rencontre de Beyrouth pouvait en effet se réaliser grâce au Conseil d'Eglises du Moyen-Orient, l'un de ses promoteurs et de ses animateurs, aux côtés du Secrétaire général du Conseil, M. Gabriel Habib, n'était autre que le fondateur même du Cénacle : M. Michel Asmar. Depuis 1946, il inspire et organise cette institution, mieux : ce mouvement, où peuvent se rencontrer et s'exprimer publiquement les représentants de tous les courants de pensée qui travaillent le Liban. Si nul n'est mieux placé que lui pour répondre au désir formulé durant le colloque de Beyrouth, on comprend aussi qu'il lui soit délicat d'en assumer personnellement la tâche : le Cénacle, dans ses réussites et ses épreuves, est trop lié à sa vie et à sa passion de servir le Liban pluraliste pour qu'il puisse le décrire et l'estimer en quelques lignes. C'est pourquoi, au nom de l'amitié et de la collaboration dont il m'honore depuis longtemps, j'ai accepté de remplacer M. Michel Asmar auprès des participants du colloque de Beyrouth, en essayant de répondre à leur question et, au-delà, au souci d'information de bien d'autres lecteurs de la revue Se Comprendre.

Sans m'attarder à une chronique du Cénacle libanais, qui serait fastidieuse, j'essaierai plutôt de rendre compte du dynamisme qui l'anime, afin de dégager, dans un second temps, des remarques critiques, valables, espérons-le, pour d'autres groupes qui oeuvrent dans le même sens.

Qu'on veuille bien ne pas s'étonner de ne trouver, dans les lignes qui suivent, la mention d'aucun nom. Elles sont trop nombreuses ces personnalités, surtout libanaises, qui ont pensé, exprimé, traduit et diffusé les centaines de conférences du Cénacle, sans omettre le mécénat des amis du Cénacle ni le travail obscur des éditions culturelles. Ne retenir que quelques noms serait injuste et

serait incapable de faire pressentir le labeur de ruche dont bourdonnait le Cénacle dans ses belles années.

Qu'il suffise de rappeler dès le début que le Cénacle, en principe et en fait, et sans jamais s'en départir, a été le lieu privilégié de convergence, non seulement des courants culturels du pays - le devenir de l'homme libanais dans toutes ses dimensions -, mais aussi des artisans de cette culture, quelque que soit leur appartenance ethnique, religieuse ou idéologique.

Cette remarque situe ainsi la limite de notre question. Le Cénacle libanais n'est pas une institution consacrée à ce qu'on appelle aujourd'hui univoquement "le dialogue islamo-chrétien", mais un lieu de l'esprit où Musulmans et Chrétiens se rencontrent pour élaborer leur devenir commun. Ce devenir est certes circonscrit à la patrie dont ils sont responsables ensemble, mais il implique toutes les valeurs confiées à des concitoyens, en particulier leur foi religieuse selon ses diverses dimensions. C'est dire que les conférences du Cénacle sont autant de dialogues entre Musulmans et Chrétiens, même si seize seulement sont consacrés formellement à ce que l'on entend par "dialogue islamo-chrétien".

I. LE DYNAMISME DU CENACLE LIBANAIS

Cette première partie, plutôt descriptive, emprunte de larges extraits à une causerie donnée par Michel Asmar, fondateur du Cénacle, au Rotary Club de Beyrouth, le 10 décembre 1962, sous le titre "Le Cénacle, expression de la conscience libanaise".

L'intuition initiale.

"Nous étions en été 1946, j'étais alors dans ma trentième année. Natif de la première guerre mondiale, j'avais vécu au cours de la deuxième et des quelques années qui l'ont précédée les circonstances qui ont décidé de notre vie nationale. 1936 : négociations sans succès pour la conclusion d'un traité franco-libanais; 1943 : notre avènement à l'Indépendance accompagné de remous et de grandes questions auxquelles personne ne pouvait donner une réponse qui eût pu calmer nos appréhensions; 1945 : fin de la guerre, entrée du Liban dans la Ligue des Etats Arabes, dans l'Organisation des Nations Unies, évacuation des troupes étrangères des territoires libanais. Une nouvelle page d'histoire s'ouvrait devant nous.

Pourtant, et malgré cette grande fierté nationale que ressentaient les jeunes de l'époque, on avait l'impression que tout n'était pas dit. Avec un groupe de jeunes, nous sentions dans toutes les fibres de notre être que l'Indépendance n'est pas une fin en soi. Elle ne pouvait être pour nous qu'un commencement, celui de la reconstruction de la Maison libanaise. Après une longue période de réflexion, une idée commença à germer dans mon esprit, claire quant aux buts qu'elle pouvait s'assigner, mais dont les formes n'étaient pas bien précises. Quels étaient ces buts ?

En ce qui me concerne, sortir d'un certain dilettantisme d'homme de lettres, trop vain et qui me renfermait sur moi-même, pour m'engager sur le plan national. Et même, pourquoi pas, essayer de tirer de leurs égoïsmes et de leur quiétude mes amis, les amis de mes amis, nos dirigeants, hauts fonctionnaires ou politiciens, nos hommes d'entreprise, nos intellectuels, et leur inculquer à tous une pensée profondément nationale..." (pp. 4-5).

"Plusieurs formules se présentaient alors à mon esprit : le journalisme, le parti, la politique active. Mais toutes ces formules ne me satisfaisaient pas. Je voyais que le Liban était encore à ses débuts, qu'une action à l'intérieur de cadres restreints lui était encore nocive. Il fallait au contraire rassembler sans discrimination toutes les valeurs authentiquement libanaises, les faire travailler ensemble pour redécouvrir le visage six fois millénaire de notre pays, mais dont une longue domination ottomane et vingt-cinq ans de mandat avaient caché la vocation. Il fallait également soulever un intérêt général, associer tous les Libanais à cette oeuvre de reconstruction.

Et ainsi naquit dans mon esprit l'idée d'une tribune. Non une tribune académique, certes utile, mais qui ne manquait pas dans les deux universités de l'époque : l'Université St Joseph et l'Université Américaine; mais une tribune engagée, qui nous aiderait à nous connaître nous-mêmes, sans préjugés et sans parti-pris. En y accédant, il fallait déposer ses sentiments au vestiaire. Cette tribune devait donc amener nos intellectuels à consentir à quitter leur tour d'ivoire, pour se penser plus concrètement sur

les problèmes du Liban, les étudier et venir communiquer les résultats de leurs réflexions à leurs, concitoyens" (pp. 5-6).

L'Intelligentsia libanaise en 1946.

Si telle était la visée, avec qui pouvait-elle être atteinte ? Où en étaient les penseurs du Liban, quelles que soient leurs origines et leurs tendances, face à la nouvelle réalité de leur pays ? "L'intelligentsia libanaise était-elle présente dans l'histoire du Liban, ou bien vivait-elle en marge de cette histoire ? Il a fallu se l'avouer : l'Intelligence libanaise ne travaillait pas pour l'Histoire..."

"Du moins, nous demandions-nous à l'époque, avait-elle conscience de sa carence ? Et notre réponse était catégorique : oui. Et ce seul fait indiquait que toute la partie n'était pas perdue, qu'il ne fallait pas désespérer de réconcilier l'Intelligence libanaise avec la vie libanaise, et de lui permettre ainsi de construire l'avenir" (p. 8).

"Si l'Intelligence libanaise ne travaillait pas pour l'Histoire, ce n'était pas toujours de sa faute. En réalité, elle souffrait de deux maux. D'abord d'une trop grande ignorance de nous-mêmes et de notre milieu. A quoi cela tenait-il ? Peut-être à ce que pendant tout le 19^e siècle la pensée libanaise avait dû s'exiler. Contrainte de chercher les disciplines et les techniques mêmes de son renouveau en Occident, l'Intelligence s'est développée à peu près entièrement en dehors de son sol. Elle s'est trouvée finalement coupée de ses racines.

Notre deuxième mal, après la longue nuit ottomane et les vingt-cinq ans de tutelle française, était ce que nous appellerons le complexe de l'aliénation; Il y a eu une très belle histoire du Liban. Et si cette histoire a été, si ce Liban de 1946 existait et avait un nom, c'était qu'un certain nombre de Libanais, pendant des millénaires, ont travaillé, peiné et se sont refusés à démissionner. Mais, depuis près de cent ans, les Libanais avaient été subitement démis d'eux-mêmes. Pour les Libanais des quatre ou cinq dernières générations, l'Histoire, c'était les Autres. C'était le Turc, le Français, l'Anglais, le Russe, l'Arabe, l'Américain. Notre Histoire, c'était tout le monde, sauf nous.

Ce qu'on avait appelé justement en 1943 la révolution de l'Indépendance (et peu importait l'apport des étrangers), ce qui faisait à nos yeux l'importance de cette révolution, c'est qu'elle avait été une révolution psychologique : les Libanais avaient redécouvert, en 1943, que le Liban pouvait de nouveau être eux. Mais cette prise de conscience ne pouvait pas amener l'Intelligentsia libanaise à prendre tout de suite son élan. Jusqu'en 1946, nous avions subi un régime de guerre. Une fois la paix établie, il nous fallait nous mettre au travail. Et je pensai fonder le Cénacle.

Ce fut le cri d'alarme. Le Cénacle appelait L'intelligentsia libanaise à rétablir le contact, à se replacer dans la ligne de l'Histoire, à parler la langue du peuple, la langue du travail, de la peine, du métier, la langue de l'effort et du choc, la vraie langue de l'Histoire. Le Cénacle devait tendre à nous replonger dans notre milieu culturel, à refaire notre éducation libanaise, à nous réconcilier avec notre sol et avec notre vérité. C'est à partir de nous-mêmes que nous retrouvions nos chances; et après avoir été longtemps statiques, nous pouvions devenir dynamiques, ouverts à la revendication de justice et à la revendication de grandeur" (pp. 8-9).

Les Objectifs et les moyens.

"Nous devions démontrer combien l'ancienne génération et la nouvelle, la culture générale et la technique, la force engagée et dégagée peuvent ensemble travailler à construire une vocation libanaise assez unifiée pour être forte, assez juste pour souhaiter le bien de tous. Il nous fallait trouver une "Philosophie politique du Liban" et asseoir ses fondements sur des bases solides. Pour cela, il fallait casser les cadres politiques anciens, ou plutôt les dépasser pour tirer le meilleur de chaque responsable et tout construire sur l'Intelligence.

En même temps, nous devions créer un contact entre les conférenciers et l'ensemble des citoyens, constituer donc un auditoire nombreux, varié, attentif et l'habituer au leadership de l'Intelligentsia libanaise.

Tout ceci devait se faire par le moyen de la conférence. Sans doute, les gens de plume, écrivains et journalistes, ne manquaient pas à l'époque. Mais leurs lecteurs étaient différents du public d'une salle de conférence... C'est un tout autre art, on peut même dire : un tout autre drame, que celui de la conférence... Les règles qui peuvent assurer la perfection d'une oeuvre écrite ne s'appliquent plus

ici : il s'agit, comme au théâtre, que l'oeuvre "passe la rampe", qu'une certaine illusion dramatique se crée, qu'entre le conférencier et son auditoire, dans une oscillation continue dont le rythme n'est pas prévisible, s'établisse une communication vivante, autrement dit "que le courant soit créé". Une conférence, c'est proprement un choc; et l'étincelle s'allume ou ne s'allume pas... Le but du Cénacle devait donc être double : toucher les intellectuels et leur trouver un auditoire" (pp. 6-8).

Une croissance difficile.

"Le Cénacle et l'instauration du discours à sa tribune répondaient alors à une attente du public, à un besoin vital chez les Libanais. Ceux qui virent naître le Cénacle ne déchiffrent plus que difficilement son relief. Pour eux, il est inscrit dans la vie nationale... Pour beaucoup aujourd'hui, je crois, le Cénacle est un phénomène si habituel qu'il est devenu naturel : on ne se pose plus la question de son existence, des étapes de sa vocation et de ses futures responsabilités... La pile impressionnante des conférences du Cénacle démontre que ce que certains ont appelé une "Philosophie politique du Liban" trouve ses fondements dans les cahiers du Cénacle...

Le directeur de "L'Orient" avait suivi de près le développement de nos activités, et nos cinquante conférences du cycle 46-47 furent toutes commentées dans son journal. Quatre ans plus tard, prenant lui-même la parole à notre tribune, il rendit hommage au Cénacle qu'il avait vu naître, grandir et s'affirmer : "Ce n'était certainement pas une entreprise facile. Nous savons quelles difficultés, quelles résistances, - quelles paresse - il a fallu vaincre pour mettre en oeuvre une organisation de ce genre, pour opérer ce grand rassemblement, cette mobilisation générale des idées dont cette salle (j'allais dire cette institution) est le lieu privilégié. Il a fallu, pour venir à bout des méfiances et des scepticismes, la calme et dure volonté d'un solitaire, son obstination magnifique, et, comme pour toute oeuvre vivante, beaucoup de foi et beaucoup d'amour" (pp. 10-11).

Et le conférencier de 1962 de poursuivre la citation du directeur de "L'Orient", en soulignant que le Cénacle n'est pas lui mais "tout le réseau d'amitiés efficaces qui l'entourent" : "Si une synthèse libanaise est réalisable, s'il est vrai que c'est à partir d'une vision d'eux-mêmes et de leur milieu que les Libanais ont à se choisir et à promouvoir ce possible - ce Liban possible qui est la matière même de notre histoire - c'est bien dans les conditions morales réunies par une institution comme celle-ci que cette opération a le plus de chances de se produire".

"Sur le plan de la liberté la plus absolue, des hommes - des Libanais - issus des milieux les plus différents, aux appartenances les plus diverses, viennent ici s'interroger publiquement devant nous. Sur les sujets les plus différents, ils confrontent leurs idées, ils nous proposent leur vision. Et c'est de cette permanente contestation, dans ce remuement ardent des idées, dans ce choc des disciplines et des techniques - à travers et par ces diversités et ces oppositions - que se fait et que se fera le Liban. C'est ici que nous pouvons nous former cette vision de nous-mêmes à partir de laquelle nous avons à nous choisir : à nous choisir comme hommes d'un pays et d'une époque, situés dans un milieu moral et physique, obligés de nous assumer - et de nous assumer dans notre milieu - et de relier ce milieu à l'universel. Cette invitation à l'Histoire, c'est la fonction essentielle de ce Cénacle, l'ambition inexprimée et très belle de son animateur. C'est ici un lieu où des hommes se pensent et donc s'opposent, dans une volonté de dépassement qui est le mouvement même par lequel nous opérons notre prise sur l'avenir" (pp. 11-12).

Expression de la conscience libanaise.

Pour illustrer le titre de sa causerie, le fondateur du Cénacle apporte alors une liste impressionnante d'exemples dont je résume les principaux articles :

- l'appui moral, et parfois financier, du Gouvernement libanais,
- la constitution du Comité de patronage du Cénacle, véritable mécénat où participent les personnalités de tous les horizons du pays,
- l'audience des Cahiers du Cénacle auprès des bibliothèques internationales, des missions diplomatiques étrangères à Beyrouth et des ambassades du Liban à l'étranger,
- la répétition des conférences dans les villes de Tripoli, Zahlé, Barda, Alep, et la coordination avec les institutions culturelles et sociales de ces villes,

- la retransmission par la radio nationale d'un résumé-commentaire de la conférence hebdomadaire, etc...

Nous sommes en 1962. Le dynamisme du Cénacle va réaliser de nouveaux projets : réaménagement de la salle de conférence, qui appartient au Ministère de l'Education Nationale; location d'un appartement qui devient la "Maison du Cénacle", véritable oasis de la pensée où ne cesseront de se rencontrer pendant plus de douze ans les nouvelles générations de l'Intelligentsia libanaise; création de la maison d'édition et de traduction; édition de la revue "Le Mois Libanais" en quatre langues; rencontres multiples entre étudiants, hommes de lettres, députés, politiciens, artistes et savants; enfin, les amitiés du Cénacle dans les capitales intellectuelles du monde.

Le dialogue islamo-chrétien.

A la fin de cette année 1981, le Cénacle libanais va entrer dans sa 36^e année. En schématisant un peu, il semble qu'il ait connu trois cycles de douze années, trois étapes qui justement se caractérisent par l'évolution des relations islamo-chrétiennes, même si le thème formel du dialogue n'apparaît qu'au cours des deux années 1965-1966.

De 1946 à 1958, en ce foyer privilégié qu'est le Cénacle, la rencontre entre Libanais musulmans et chrétiens est pour ainsi dire "globalisante". Tous les problèmes du devenir national sont abordés par les uns et par les autres, dans "la liberté la plus absolue". La foi, ou l'indifférentisme, voire l'athéisme, des ouvriers du chantier libanais ne sont certes pas occultés ni sciemment refoulés; cette forme d'"hypocrisie réciproque" se pratique peut-être dans les milieux politiques, au Cénacle on "la dépose au vestiaire". Mais, et voilà l'état de grâce de ces belles années, les musulmans et les chrétiens qui "dialoguent" au Cénacle construisent ensemble leur histoire, et leur pluralité confessionnelle ne les répartit pas sur deux chantiers différents, ou plus exactement sur seize chantiers, puisque tel est le nombre des ethnies religieuses du pays.

A partir de 1958, les démons des siècles passés, chassés en 1943, rentrent par les fenêtres de la Maison libanaise... et l'histoire du Liban est menacée de redevenir "celle des Autres". La faille bien connue pour aliéner ce pays pluraliste est évidemment celle du pluralisme religieux, et c'est ainsi que l'identité confessionnelle va envahir peu à peu le champ des consciences; elle apparaîtra de plus en plus comme le terrain de rencontre et d'affrontement, tandis que le chantier national deviendra le mirage à atteindre au-delà de l'entente confessionnelle. Le Premier ministre musulman aura beau demander au Cénacle une série de conférences radiodiffusées, après 1958, sous le titre significatif "Après et avant l'épreuve", les blessures étaient rouvertes. Paradoxalement, c'est au moment où les croyants allaient entamer leurs dialogues sur leurs religions respectives qu'ils commenceraient à ne plus se rencontrer comme concitoyens. La synthèse libanaise étaient en voie de se diluer en analyses confessionnelles, bientôt compliquées en précipités idéologiques. C'est dans ce contexte de schizophrénie nationale qu'apparaissent au Liban, dans les années 60, les premiers dialogues formels "islamo-chrétiens". Le discours qui s'en suivra n'est sans doute pas dénué de valeur, mais, ici comme ailleurs, saura-t-il se dégager des facteurs pathologiques dont il risque souvent de n'être que la légitimation consciente ?

"Expression de la conscience libanaise", le Cénacle ne pouvait échapper aux sommations de son inconscient traumatisé. Deux cycles de conférences, huit en 1965 et autant en 1966, tenteront d'y répondre : le premier sur le thème général "Christianisme et Islam au Liban", le second sur un point névralgique, si tentant pour l'histoire "des Autres" : "La justice dans le Christianisme et dans l'Islam". Il est symptomatique que durant ces deux cycles la répartition confessionnelle des conférenciers ait été scrupuleusement respectée : un musulman et un chrétien pour chaque thème de détail. Le climat n'était plus aux recherches "globalisantes" où l'orateur était d'abord choisi en fonction de sa compétence. Mais la liberté, surtout dans la pensée, ne s'impose pas; elle se redonne gratuitement à ceux qui osent se faire confiance. Or, en ces années-là, la dichotomie confessionnelle était plus sécurisante. Le virus binaire de la mentalité prélogique commençait à gagner le cerveau de l'Intelligentsia libanaise.

Puis ce fut juin 67, et le refus viscéral des lucidités lorsque se dissipent les illusions; puis les printemps de 68, dont les dernières senteurs atteignirent le Liban au seuil de l'hiver. A partir de l'année suivante, la guerre du langage et le langage de la guerre étoufferont peu à peu tout dialogue et fermeront la route aux rencontres humaines et aux pensées critiques et créatrices. Pour de trop longues années, le Liban sera de nouveau aliéné, car l'Histoire dont rêvent follement "les Autres" va être construite - détruite ? - en son lieu et place, dans les deux sens du terme.

C'est sous ce ciel bas que le Cénacle s'engage dans la troisième phase de son histoire. Dès 1970, l'Etat lui coupe les vivres, plus sensible à d'autres sirènes qui savent bien que, pour tuer un peuple, mieux vaut asphyxier son âme que d'affamer son ventre ou de détruire ses maisons. Quelques rencontres, certes, continueront à réunir les plus convaincus, y compris durant les premiers rounds du printemps 75; le fondateur du Cénacle lui-même participera à un "jeûne islamo-chrétien" pour la paix..., signe déchirant où s'authentifie peut-être le mieux la vocation prophétique du Cénacle. Il ne s'agissait pas seulement de créer une tribune - elles sont légion au Liban depuis douze ans et chacune ne diffuse que la voix de son maître - : il fallait libérer le souffle de l'Esprit. Or les démons muets qui n'émettent que du bruit ne peuvent être exorcisés que par le jeûne et la prière. Il y a plus. Ceux qui veulent réconcilier l'intelligence et l'histoire par le souffle de la parole ne peuvent échapper à l'épreuve du désert : là, le Seigneur de l'histoire, la Parole qui habite le dialogue entre croyants, les attire dans son silence; il faut que tout espoir s'effondre dans la nuit pour que tout naisse enfin de l'espérance en Lui.

Depuis 1975, le Cénacle libanais en est là, même si tous ses collaborateurs n'ont pas encore compris le sens de ce désert. Plus de conférences publiques, très peu de publications; l'hiver ne livre pas le secret de ses germinations. Il n'entre pas dans le cadre de cette présentation de risquer une évaluation ni une prospective du Cénacle dans son devenir libanais. Mais ce qui est certain, c'est que, dans la pénombre de la "Maison du Cénacle", lorsque de rares accalmies permettent d'y accéder, la lampe d'Aladin ne cesse de brûler et d'éclairer les visages. Et des projets communs se dessinent à nouveau, dont notre ami Michel se fait le pèlerin, l'avocat obstiné : pourquoi pas une Association des Ecrivains Croyants d'Expression Arabe ? et, après trente ans d'expérience, pourquoi ne pas refaire le point sur les dialogues islamo-chrétiens, au moins pour les inviter une fois à dialoguer entre eux ? Et c'est ainsi que, de tous les bords de la Méditerranée, en novembre 1980, nous nous sommes rencontrés pour un cénacle de trois jours (cf. Islamochristiana, 6 (1980), 233-234).

C'est encore le Cénacle libanais, en collaboration avec le Conseil d'Eglises du Moyen-Orient, qui a retranscrit les minutes de ce colloque et qui les éditera lorsque des jours meilleurs le permettront. Puisque le présent article est une contribution posthume à ce colloque, il me reste maintenant à résumer quelques suggestions relatives au dialogue islamo-chrétien à partir de l'expérience originale du Cénacle libanais.

II. UNE EXPERIENCE SUGGESTIVE

Depuis plus de trente ans, le Cénacle libanais vit un ensemble de relations entre musulmans et chrétiens. Cette expérience est nettement "contextualisée". Le lecteur concerné par un autre contexte, s'il a discerné les buts, les moyens, l'esprit et les obstacles, tels qu'ils ont été exprimés plus haut par le fondateur du Cénacle, n'aura pas manqué d'en tirer quelques suggestions pour sa propre expérience. Dans les lignes qui suivent, je me bornerai à formuler les suggestions les plus générales qui, par analogie, peuvent éclairer les contextes les plus variés de nos dialogues entre croyants musulmans et chrétiens. Ce faisant, j'ai bien conscience du caractère inchoatif, parfois même interrogatif, de tels énoncés. Le lecteur est donc incité à confirmer ou à infirmer ces réflexions selon la situation où il est engagé.

Pour plus de clarté, je résumerai ces suggestions sous quatre titres généraux : les conditions de départ d'un dialogue islamo-chrétien, la cohésion de son groupe promoteur, ses niveaux d'action, et l'enjeu du dialogue comme appels et réponses.

Les conditions de départ.

Dans la visée initiale du Cénacle libanais, il est un point déterminant, le point de fuite du tableau : que cherchons-nous ensemble ? quel possible promouvoir ? Ce qu'en technique d'apprentissage on appelle "l'objectif précis", le Cénacle l'a remis sans cesse sur le métier. Entre penseurs, cette ascèse qui réajuste patiemment l'objectif de la recherche est la condition initiale constante de la vérité.

Ce réalisme du dialogue qui est action appelle une autre condition de départ : "nous connaître nous-mêmes, sans préjugés ni parti-pris..., déposer nos sentiments au vestiaire". Il ne s'agit pas là seulement de l'ouverture d'esprit qui est prête à accueillir l'autre tel qu'il est et tel qu'il se présente, mais aussi de l'humilité intellectuelle, de l'humour même, où le penseur refuse de s'identifier à ses dires et discerne à découvert devant l'autre les multiples motivations - personnelles, émotives,

culturelles, communautaires, etc. -dont il revêt élégamment son discours. Le Cénacle a été sans le vouloir une belle école de catharsis pour ses orateurs et ses auditeurs.

Ce n'est pas dire, pour autant, que les "discours" du Cénacle aient toujours échappé à légitimer les inconscients religieux et aient réussi sans plus à se maintenir au niveau critique et créateur d'une pensée purifiée. Du moins, le pacte tacite, et parfois explicite, des colloques qui préludaient aux conférences, a-t-il toujours permis ce "climat de liberté absolue" qui est une autre condition de départ.

Le passé, ce poids de l'histoire qui, en Orient, est plus une présence qu'une mémoire, n'est pas le moindre complice de l'aliénation "du-dedans". Or, si le Cénacle a pu s'en libérer à travers chaque épreuve, c'est que sa visée initiale est d'embrayer la pensée sur l'histoire qui se fait aujourd'hui, et pas uniquement de réfléchir sur les écrits et les traces d'une histoire qui s'était faite sans nous. De là, cette condition corollaire, peut-être trop contextualisée pour servir d'analogie : enraciner l'intelligence des croyants dans leur sol commun, "réconcilier notre sol et notre vérité". Voilà, en tout cas, une condition de départ qui éviterait au dialogue islamo-chrétien de dériver vers une multinationale de théologie comparée.

Enfin, et l'on est renvoyé à l'objectif précis : "comment nous choisir ensemble ?". Le souci d'opérer "notre prise sur l'avenir" permet de clarifier tout ce qui s'accumule tout au long d'un dialogue, d'éliminer la paille, d'aller au vrai de toute son âme et de moissonner ensemble ce qui est porteur de vie. L'Esprit de Dieu ne peut que désarter une réflexion qui n'est pas prégnante de création.'

La cohésion du groupe promoteur.

L'un des avantages d'un dialogue islamo-chrétien bien contextualisé en situation locale est sans doute la cohésion du groupe promoteur du dialogue. Dans le cas du Cénacle libanais, cette cohésion devait faire face à trois défis et se développer ainsi selon une triple dialectique :

. C'est une ambition séduisante pour tout esprit généreux que de vouloir "mobiliser les idées" et de rassembler l'intelligentsia où elles fermentent. Encore faut-il des moyens, disons cruellement pour un penseur : de l'argent. Or, le monde étant ce qu'il est..., chacun sait, dans son contexte, à quelles limitations, quelles impossibilités même, se heurtent les plus beaux projets de dialogue. La première dialectique du Cénacle a donc été celle du rayonnement de l'esprit et de son infrastructure économique. Je dis bien "première", au sens qualitatif, puisque c'est de la privation de subsides que date pour le Cénacle la troisième phase de son histoire. Pourtant, on peut toujours, surtout en Orient, trouver de l'argent pour les causes les plus désintéressées. Oui, mais pour celle-ci, justement, ce qui manqua, ce ne fut pas le fonds mais l'esprit qui eût permis de l'atteindre. D'autres esprits, venus d'ailleurs, avaient chassé celui du dialogue, de la réconciliation et de la justice. Preuve a contrario que l'esprit est plus fort et que, dans le cas du dialogue islamo-chrétien, il suscitera l'infrastructure nécessaire s'il s'obstine à remettre sur le métier ses conditions de départ.

. Beaucoup de têtes, bien faites ou bien pleines, sont apparues à la tribune du Cénacle, de façon chronique ou épisodique; d'autres, non moins douées, n'y parurent jamais. Toutes pourtant étaient appelées. On se souvient des mots du directeur de "L'Orient" : "Quelles difficultés, quelles résistances, - quelles paresse - il a fallu vaincre...". Il ne s'agit pas ici de l'opposition des idées, toujours bienfaisante, mais de la passivité et de l'inertie. Et cette constatation nous alerte sur la deuxième dialectique qui ne peut esquiver un groupe animateur comme le Cénacle : le double magnétisme de l'amitié et de l'efficacité, de la gratuité et de la créativité. Les deux pôles doivent amanner simultanément les relations du groupe. Que celui de l'amitié gratuite fasse défaut, on ne serait plus qu'un organisme impersonnel de publicité ou d'édition; mais que le second, celui de l'efficacité créative, ne soit pas stimulé, alors le groupe de dialogue verse dans le narcissisme et se suffit à lui-même, ce qui est la tentation des cercles lettrés.

. Enfin, il ne faut pas se le cacher, le facteur le plus puissant de la cohésion d'un groupe, après le partage de valeurs communes, réside dans un intérêt commun. Par hypothèse, dans le dialogue islamo-chrétien, les valeurs communes sont plus à expliciter ensemble que partagées spontanément. Quant à l'intérêt commun, il est bon d'en prendre conscience sans trop tarder, sous peine de régresser, en se formulant l'objectif précis de la question première "Que cherchons-nous ensemble ?". Dans le cas du Cénacle libanais, cette prise de conscience s'est clarifiée à chaque étape : reconstruire la Maison libanaise, oui, mais que voit chacun, en fait, dans cet objectif ? Un consensus sur des principes et même des moyens peut encore cacher des motivations, inconscientes certes, qui sont en fait incompatibles. Ainsi apparaît la troisième dialectique, plus subtile que les précédentes, qui éprouve

périodiquement la cohésion du groupe. Dans l'hypothèse d'un dialogue entre croyants convaincus, il est certain que la motivation ultime, et la plus puissante de soi, serait l'unique Volonté et Gloire du Dieu Un. Mais qui ne sent combien ce souci de l'honneur du Très-Haut est inévitablement mêlé à d'autres intérêts humains, si légitimes soient-ils, dans le cœur du croyant qui dialogue avec son frère ? La prière commune, quelle qu'en soit la forme, est sans doute l'un des signes authentiques de ce souci cohérent du groupe; mais il ne dispensera pas, au contraire il dépendra, de la purification des cœurs pour leur unique Seigneur.

Les niveaux d'action.

L'expérience du Cénacle libanais tire son originalité, en grande partie, de la situation assez rare des musulmans et des chrétiens au Liban. Sur ce petit territoire de 10.000 km² sont en effet représentées toutes les variétés des traditions musulmanes et chrétiennes. D'emblée, les niveaux d'action d'un mouvement de dialogue apparaissent multiples et polyvalents, non sans le risque de se satisfaire d'un certain micro-universalisme. Malgré ces réserves, il semble que l'expérience du Cénacle ne laisse pas d'être un stimulant possible pour d'autres contextes de dialogue.

D'abord au **niveau des rencontres**; Quitte à perdre en profondeur ce qu'elles gagnaient en extension, les rencontres du Cénacle mettaient en présence la plupart des forces vives de la nation désireuses de penser leur action : hommes de lettres et hommes d'affaires, techniciens et politiciens, les femmes libanaises (encore exclues de la politique par un féodalisme archaïque), les classes moyennes du monde des services, étudiants et universitaires, et, sans oublier le centralisme beyrouthin d'avant 1975, le tout venant des "régions", du nord au sud. Conçu comme une tribune, le Cénacle était vite devenu une plate-forme, qu'aucun parti ni boutique idéologique ne parviendront jamais à atteindre : son audience était sans frontières, ce qui est le rêve d'un groupe de dialogue islamo-chrétien. Un détail, que j'ai oublié de mentionner et qui confirme la largeur de champ des rencontres au Cénacle libanais : les hommes de religion n'y tenaient point la vedette; mêlés indistinctement aux orateurs et aux auditeurs, ils participaient à un dialogue réellement islamo-chrétien, sans en avoir le monopole de l'animation. Climat "de liberté absolue", point limite toujours à reconquérir.

Le **niveau de la thématique** des conférences du Cénacle reflétait la santé de celui des rencontres : niveau existentiel, "globalisant", des problèmes auxquels devaient faire face ensemble musulmans et chrétiens. Leur dialogue, à travers le processus des conférences, préparées, prononcées, discutées, éditées, loin de les abstraire de leurs centres d'intérêt vitaux, leur permettait de penser l'expérience enfouie dans leur vécu, de la critiquer et, finalement, de l'orienter vers un nouveau vécu. Cette thématique existentielle, aussi longtemps que le climat de liberté lui a permis de s'exprimer, dépassait par là même toutes les impasses et les stérilités d'un dialogue immédiatement et formellement religieux. Et lorsque, durant les deux cycles de 1965-66, le thème religieux fut abordé comme tel, ce fut encore pour répondre à une question vécue : mettre au clair l'ambiguïté confessionnelle, cette ficelle si commode pour ceux qui réduisent le politique à un jeu de marionnette. Autrement dit, l'un des mérites du Cénacle est d'avoir toujours compris instinctivement que le dialogue islamo-chrétien ne pouvait se développer sur une thématique exclusivement religieuse, sous peine d'être infidèle à la fois à l'homme, à sa foi et à son Dieu.

Cette intuition ne fut pas sans répercussion sur le **niveau d'impact** des conférences du Cénacle. On a lu plus haut la variété des ondes de rayonnement de ce mouvement de conscientisation. Je voudrais seulement souligner ici, en cohésion avec les deux niveaux précédents (les rencontres et la thématique), qu'à l'intérieur même du Liban l'onde de choc partie du Cénacle a suscité d'autres dialogues islamo-chrétiens : chacun a connu, et continue à connaître, sa problématique et sa croissance propres. Certains dans des cercles plus théologiques, d'autres sur une dérive plus politique, tel dans un mouvement plutôt social, tel autre dans des communautés éducatives. Cela, c'est un peu le "sur-croît", donné gratuitement lorsqu'on a cherché d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, mais il n'était pas superflu de le mentionner pour faire mieux comprendre l'un des niveaux d'action de ce dialogue islamo-chrétien.

Enfin, n'oublions pas l'une des options premières du fondateur du Cénacle : le **niveau de la parole**. Lorsqu'il se décida pour le moyen de la conférence, en le préférant à l'écrit mais sans exclure ce prolongement de la parole, on imagine que ce ne fut pas sans effort. Un homme de lettres, - était-il aussi dilettante qu'il le confesse ? - répugne à affronter la foule, ce niveau de rencontre indistinct et dramatique. Or, c'est pourtant ce choix initial qui a engagé le Cénacle sur le niveau de l'action. On est un peu rapidement porté à estimer qu'en Orient parler c'est déjà agir; mais l'on n'ignore pas non plus que la parole peut être le substitut élégant de l'action. En fait, et en cohérence profonde avec la sensibilité tant chrétienne que musulmane, parler en Dieu et à Dieu, ce qui est plus vrai que de parler

de Lui, est l'action la plus profonde et la plus donnée. Au-delà de l'impact indéniablement plus déterminant de la puissance du verbe, cette prévalence de la parole entre croyants engage leur dialogue sur un niveau de vérité qui les arrache à leur immobilisme. Ecrire, ou même parler sur des écrits, derrière des intentions sincères d'écouter et de recevoir, maintient trop souvent dans une attitude d'autodéfense et de justification. Mais parler à l'autre, lui répondre, parler l'un et l'autre à partir des questions de la vie, cela entraîne au-delà de soi-même. La Parole de Dieu n'est-elle pas d'abord appel ?

L'enjeu du dialogue.

Justement, un dialogue, et celui entre chrétiens et musulmans en particulier, n'est tel que parce qu'il est le lieu d'appels et de réponses. Si les appels ne sont pas entendus, ou s'ils ne suscitent pas de réponses, ce n'est plus qu'un semblant de dialogue, du "kalâm" sans appui dans la réalité. L'expérience du Cénacle libanais, si modeste soit-elle dans son contexte et dans sa durée, peut encore ici nous livrer un message, le meilleur de sa contribution aux dialogues islamo-chrétiens. C'est que, intimement lié à l'expression de la conscience libanaise, il a vécu et ne cesse de vivre l'enjeu existentiel de ce dialogue.

Revenons à l'intuition initiale. Que cherchait-il en 1946, et que cherchent depuis une quinzaine d'années les multiples dialogues islamo-chrétiens instaurés à travers le monde ? Cet appel premier, trame de tous les thèmes de détail, ne se résume-t-il pas à cette aspiration : que musulmans et chrétiens, personnes et communautés, là où elles vivent ensemble, se connaissent pour ce qu'elles sont, s'estiment, se respectent en toute liberté et égalité, et travaillent ensemble, au nom de leur foi, à ce que les hommes vivent dans la justice et dans la paix, pour répondre à la vocation que le Dieu Vivant leur a confiée ?

Mais, et voici le drame de l'enjeu, répondre à cet appel ne va pas de soi, de multiples causes venant brouiller cet appel ou étouffer la réponse. Le Liban, pour sa part, et le Cénacle en est encore la conscience vivante, a appris deux leçons sur le sujet : les causes de ce brouillage proviennent périodiquement de facteurs externes aux deux communautés croyantes, mais, en même temps, trouvent des complicités à l'intérieur des personnes et des communautés. Les facteurs externes sont principalement d'ordre socio-politique, au sens où l'appartenance à telle communauté croyante est utilisée et détournée à des fins qui sont étrangères à sa foi. Quant aux complicités internes, elles sont beaucoup plus diverses et subtiles : prédominance de l'appartenance sociologique à la communauté au détriment de la foi vivante des personnes et de la communauté, blessures héritées du passé, ignorance des autres, tant dans leurs valeurs humaines que dans la qualité de leur foi, complexes de défense, d'infériorité ou de supériorité, etc... autant d'attitudes plus ou moins conscientes, où la foi professée n'a pas encore converti en profondeur le cœur qui la professe.

C'est dans cet enjeu qu'intervient le dialogue possible et souhaité. Face aux facteurs externes de brouillage, musulmans et chrétiens sont provoqués à discerner et à dénoncer ensemble ce qui est la perversion de leur foi respective. Face aux complicités internes, le même effort conjoint de catharsis les mènera encore plus loin : non seulement à purifier leur foi, pas celle de leurs dogmes mais celle de leur vie, non seulement à connaître l'autre croyant, pas celui des Livres mais celui qui cherche à en vivre, mais finalement à se comporter comme co-responsables de ce service de Dieu pour l'homme, ce service au nom duquel leurs premières relations étaient brouillées.

On le voit, et ce fut l'une des intuitions du Cénacle, l'enjeu premier du dialogue islamo-chrétien se noue au niveau des mentalités profondes des uns et des autres. Le dialogue dit théologique risque de n'être qu'une superstructure s'il ne se risque pas d'abord dans l'épaisseur des mentalités. Ce dialogue spécifique est aux hommes vivants et en quête de sens ce que l'exégèse est à l'herméneutique : une technique d'appoint. Mais le but recherché est le sens à vivre. L'enjeu du dialogue demande parfois de rétablir l'ordre des valeurs : sur ce chemin, la tête est en l'air et les pieds sont sur terre.

De toute façon, pour répondre à l'appel premier du dialogue, il faut viser par les moyens adéquats à entamer le noyau dur des mentalités des uns et des autres... et le propre du dialogue est de le réaliser ensemble. Cet "ensemble" concerne évidemment le contexte local, et c'est pourquoi le Cénacle est libanais, comme ailleurs tel groupe promoteur est lui aussi dans son contexte limité. Mais "ensemble" signifie aussi en connexion avec les autres groupes promoteurs de dialogue (ce fut l'un des buts du colloque de Beyrouth en novembre 1980). Il devrait signifier encore : en convergence entre les dialogues spécifiquement théologiques et les autres formes de dialogues.

Le lieu de cet "ensemble" est finalement celui de l'Esprit du Dieu Vivant, au-delà de toute parole humaine. Le Cénacle libanais s'est situé, sans mot dire, au lieu assigné par l'Esprit. Il est et il sera, telle est sa contribution la plus vraie au devenir des dialogues entre musulmans et chrétiens.

